Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 48

Artikel: Frédéric-César de La Harpe à son père
Autor: La Harpe, Frédéric-César de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211664

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

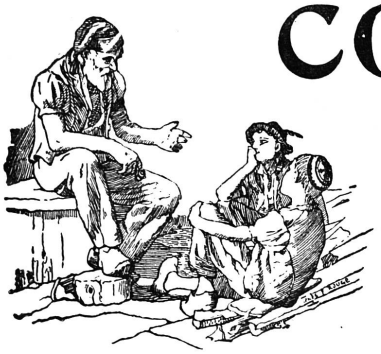
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

53me ANNÉE — N° 48. Samedi 27 novembre 1915.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
Société Anonyme Suisse de Publicité
Haasenstein et Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 2[illegible]

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 27 novembre 1915 : Frédéric-César de la Harpe à son père. — Les charlatans de l'avenir (H. R.). — Pour les dames. — Les petits papiers d'un pharmacien. — Bonaparte en Suisse ou une halte du grand homme, à Villeneuve, par J.-J. Porchat *(A suivre).*

FRÉDÉRIC-CÉSAR DE LA HARPE

A SON PÈRE.

On possède nombre de lettres de Frédéric-César de la Harpe. Beaucoup touchant aux choses de la politique ont été publiées récemment. En voici une, moins connue, et que Monnard a insérée dans la notice biographique qu'il fit paraître au lendemain de la mort de notre grand patriote. La Harpe l'écrivit de Russie à son père. Il avait alors 32 ans. On y verra son heureux naturel, la bonté de son cœur, son attachement à ses devoirs, et un jugement de la tzarine Catherine sur la manière dont il remplissait sa tâche de précepteur de ses petits-fils.

St-Petersbourg, le 30 janvier (10 novembre) 1786.

« Si vous saviez tout le plaisir que me procurent vos lettres, combien vous me les rendriez plus fréquentes ! Je viens de dévorer celles que m'a apportées mon bon ami, qui est arrivé lorsque je désespérais presque de le voir avant mon départ. — Combien il a eu de choses à me dire et combien il me reste encore de questions à lui faire ! — Nous avons dîné ensemble, mais combien à la hâte, et il a tant d'embarras, que je n'ai pu jouir de lui qu'à demi. — J'ai reçu tout ce que vous m'avez envoyé, bas, beaux et bons, estampes qui m'ont transporté sur les bords du lac de Genève ; paquets de drogues dont je ferai usage à mon retour, et confitures si bonnes qu'elles me font regretter ce pauvre abricotier que j'ai tant maltraité jadis à coups de perche et à la caducité duquel j'ai peut-être contribué par ma maladresse et ma gloutonnerie.

» Mon ami est dans l'enchantement de Rolle et de ses habitants. Il n'a pas cessé de me parler de tous les témoignages d'amitié dont il dit que vous l'avez comblé, et il veut que je vous le marque en termes précis. Je l'ai trouvé mieux portant, plus gai, plus porté à voir les objets sous un point de vue agréable ; en un mot, parfaitement content de sa course. — J'ai exigé de lui qu'il vidât son sac, et depuis la place d'Armes jusqu'aux Tuileries, je ne passerai personne sous silence ; je veux tout savoir parce que tout m'intéresse de ceux que j'aime ; cela va même au point, que tout de bon je me suis senti touché par les regrets que Lizette donne à l'abricotier.

» — Remerciez, je vous prie, ma bonne grand'maman, mon oncle, ma tante, mes cousines, Louise Morsier pour leur souvenir et leurs lettres ; mais pourquoi donc M. le Dr Favre ne m'a-t-il pas écrit une seule ligne ? — Si c'est raison de santé je le lui passe, mais si ce n'est pas cette raison, faites-lui en, je vous prie, des reproches, quoique mon ami m'ai dit et répété, et que je sache très-bien qu'il s'est toujours intéressé et s'intéresse encore à ce qui me regarde. Félicitez L. ... sur sa conquête ; je ne suis point embarrassé qu'elle ne le soit pas ; après avoir hanté le grand monde, une femme spirituelle et aimable en sait mille fois plus qu'un seul de nous. — Je la regrette beaucoup et je ne trouverai personne ici qui la remplace. Son frère est parti pour son régiment et est du voyage, en sorte que nous nous reverrons bientôt. — Voilà sa fortune faite, le vent est bon, la barque va bien, et le pilote n'est pas maladroit.

» Les détails que vous me marquez me font un plaisir inexprimable ; je me propose de relire plusieurs fois votre lettre, et je ne peux le faire à loisir maintenant que je suis campé dans ma chambre, je le ferai du moins en route. — Je vous envoie une lettre de change de 1435 l. tournois, dont je vous prie de m'accuser réception ; je l'aurai désirée plus forte, mais le besoin d'argent en voyage ne me l'a pas permis. — Je joins aussi le certificat de vie que vous m'avez demandé. Sans une gratification de mille roubles pour me préparer au voyage, il m'aurait été bien difficile de faire le nécessaire, car avec toute mon économie j'ai dépensé au delà de 900 roubles, ainsi jamais présent ne vint plus à propos, et j'en suis d'autant plus aise, qu'il me permet de réparer un peu vos mauvaises vendanges. Le tintamarre occasionné par une course aussi longue que celle que nous allons entreprendre ne me permet pas de vous répondre au long et de suite. Mon logement étant incommode, je le quitte, et je fais transporter mes effets chez deux personnes de confiance. — A mon retour je tâcherai de me procurer une demeure plus chaude, plus commode et moins grande. — J'ai mes deux domestiques de ci-devant, et j'en suis content, car je ne pourrais en avoir de meilleurs pour le pays.

» C'est samedi matin 2-13 janvier que nous partons d'ici. — Le même jour nous dînons et couchons à Tsárskoisélo, d'où nous partons le lendemain pour continuer notre route. Chacun de nous a un grand traîneau couvert pour ses malles et ses gens, et ce n'est pas trop, parce qu'il nous faut transporter lits, tables et meubles de toute espèce. Nous voyageons en frac, et suivant le degré de froid qu'il fera, nous serons plus ou moins ensevelis dans les pelisses. — Notre voyage d'ici à Kief durera trente-cinq jours, et (à moins d'accident) nous y serons rendus le 7 février. Pour chaque quatre cavaliers il y a un bon carrosse, et nous aurons plus d'ennui que de froid si nous ne savons pas tirer parti du temps. Les désagréments d'un tel voyage mis de côté, je suis assez content d'en être, et quelle est la raison principale ? Je jouirai du printemps dans l'Ukraine, chose inappréciable pour quelqu'un qui n'a rien vu de pareil depuis quatre ans, et qui goûte comme moi les plaisirs de cette espèce. — Il y aura sans doute une multitude d'objets de curiosité ; mais celui qui m'intéresse par dessus tout les autres est celui dont je vous ai parlé. — En me couchant, je dis, pour cette fois tu éprouveras quelque chaleur au mois d'avril, tu verras fleurir des arbres, tu sentiras l'odeur de la violette, tu marcheras dans un sol fertile et dans un beau pays. — Quoique souvent trompé dans mon attente, il ne me paraît guère probable de l'être cette fois-ci ; une différence de dix degrés dans la latitude me donne des espérances fondées, je ne pense pas trouver le printemps du Languedoc, mais seulement un printemps différent de celui du golfe de Finlande. — Je vous écrirai certainement toutes les fois que j'en aurai l'occasion, mais ne comptez pas sur une correspondance suivie jusqu'à mon retour, jusqu'à la fin de juin ou au commencement de juillet : du reste je ne sais rien de cette époque que par des bruits vagues. Lorsque vous lirez cette lettre, prenez une carte, cherchez Mogilef ou Mohilof sur le Dnieper, et dites, il n'est pas loin de là. — Dans six semaines j'aurai vu l'antique Kief, ses églises nombreuses, ses catacombes et tous leurs saints. Dans trois mois j'aurai vu peut-être les cataractes du Dnieper, l'Ukraine couverte de verdure et les champs de Pultava, où Charles XII perdit toute sa gloire en un seul jour. — Pensez à moi dans l'intervalle, n'oubliez pas de m'écrire à l'adresse que je vous ai envoyée, et soyez bien persuadés que des rives du Dnieper je voyagerai chaque jour à celle du lac de Genève.

» J'aurai bien tort de terminer cette lettre sans vous dire que S. M. me trouvant, il y a peu de jours, auprès de l'aîné de ses petits-fils, me dit les choses les plus honnêtes. En vérité et sans flatteries on ne saurait y mettre plus de grâce. Il s'agissait des thèmes que je dicte au jeune homme. — « Les maximes que vous lui inculquez, dit-elle, sont bien faites pour lui rendre l'âme forte ; je les lis moi-même avec le plus grand plaisir et je suis infiniment satisfaite de vos soins. — V. M., répliquai-je, je tâche de répondre à la confiance dont vous m'avez honoré ; lorsqu'on est aussi bien encouragé, on serait inexcusable de ne pas le sentir. » — Telle fut à peu près ma réponse. Je vous avouerai que ces sortes de témoignages me font oublier bien des choses, et je n'hésiterai pas entre eux et un ruban. Mille et mille choses à ma bonne grand' maman, chez mon oncle, dans la maison Favre, Rolaz, Roguin, de R., Duchâtel, aux Uttins, chez M. Rieux, à Perroy, à Aubonne, Nyon, etc. Comme Morsier aura reçu par vous un billet, je ne lui répouds pas dans ce moment, mais je lui tiens grand compte de ce qu'il me rend la pareille. Qu'il vienne seulement ici nous faire visite, lorsqu'on est placé sur les bords de la mer, on est voisin de tout le monde. »

Dinde pour invités. — M. *** a invité sa famille à dîner, à l'occasion de son anniversaire.

On apporte sur la table une dinde de belle taille.

— Mon cousin, dit la maîtresse de maison à l'un de ses convives, soyez assez aimable pour découper cette volaille ; je vous sais expert en cet art.

Le cousin se met en mesure de répondre à l'invite. Il cherche, en vain, les ailes et les cuisses de la dinde.

— Mais, ma cousine, fait-il, surpris, à l'oreille de la dame de céans, les cuisses et les ailes n'y sont plus.

La cousine, point du tout surprise et du ton le plus naturel :

— Mais, mon cousin, c'est bien simple. Nous les avons mangées hier.

Le bon remède. — Une pauvre vieille femme, malade, venait de faire un héritage, inattendu, qui la mettait à l'abri de la misère. Elle se désolait, disant :

— Que c'est pourtant triste d'être si vieille, si malade, et de n'avoir plus pour longtemps à vivre, quand le bien vous vient comme ça !

Quelques jours après, une de ses connaissances, la voyant sur sa porte, la salue au passage :

— Bonjour Marianne. Eh bien, comment ça va-t-y ?

— Oh ! ça va mieux, beaucoup mieux. Eh ! Dieu en soit béni.